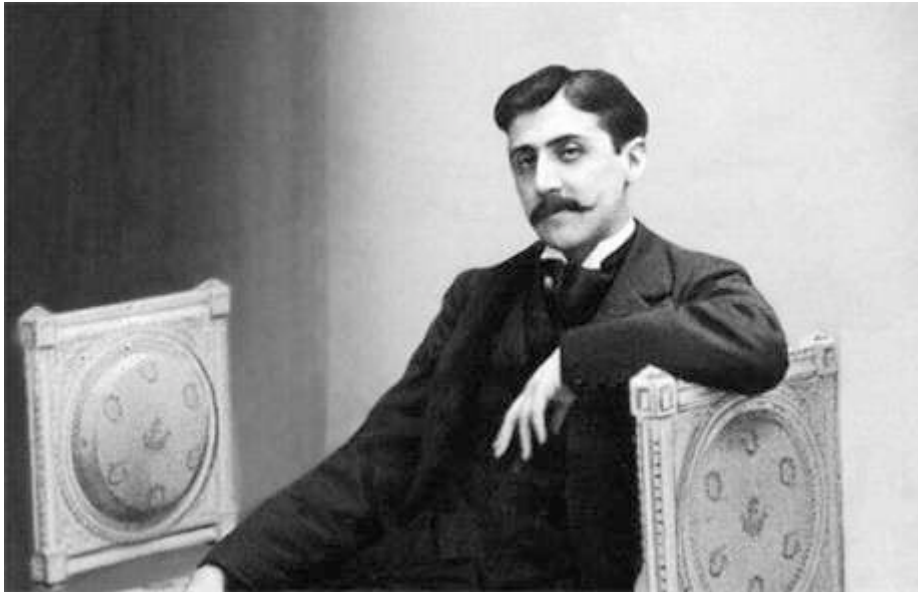


Une lecture de Marcel Proust : « temps retrouvé » et fin de l'analyse
Par Dominique Chancé



- Un été avec Jean-Yves Tadié

Au printemps dernier, les éditions Gallimard publiaient dans une collection dirigée par J. B Pontalis, *Connaissance de l'inconscient*, le livre de Jean-Yves Tadié, professeur émérite à la Sorbonne, *Le Lac inconnu, Entre Proust et Freud*. Comme je venais de reprendre la lecture de *La Recherche*, le premier mai exactement, et que la psychanalyse, est l'une des passions de ma vie, je me suis rapidement procuré l'ouvrage. Petit, élégant, facile à lire, je l'ai abordé un peu comme une notule, à déguster à volonté, quand la curiosité de savoir ce que l'on pouvait en penser me taraudait, au fil de la lecture. Je n'ignore pas que la bibliographie proustienne est immense (en fouillant ma bibliothèque et ma mémoire, je m'aperçois que j'en ai lu autrefois un bon morceau), mais l'actualité de la publication, le hasard en quelque sorte de la rencontre m'a décidée.

Constater que Proust et Freud sont presque contemporains, que bien des thèmes les réunissent, qu'ils se promènent en quelque sorte sur la rive du même « lac inconnu », et tisser à partir de ces prémisses, des entrelacs entre les deux hommes, entre les deux pensées et les textes, ne semble pas dépourvu de légitimité. Dans le fond, il s'agit ni plus ni moins de dire et de montrer que les deux hommes parlent de l'inconscient.

Belle découverte. Comme s'il fallait prouver que les propos de Freud sont pertinents puisqu'on peut les vérifier dans l'expérience proustienne et que les propos de Proust sur l'inconscient sont pertinents puisque Freud les corrobore. C'est un livre de vérification, en

effet, qui passe en revue quelques uns des thèmes majeurs, un livre court, léger, qui cependant est le livre de la légitimité. Légitimité des deux discours l'un en relation avec l'autre, légitimation de la lecture par Le spécialiste avéré des études proustiennes. Je me suis évidemment jetée sur ce livre pour vérifier que ma lecture était pertinente à son tour, même si dans l'ensemble, j'avais l'impression, dès les premières pages qu'en effet, Proust parlait de l'inconscient (« un homme qui dort tient en cercle », etc.), des femmes, de la jalousie, de l'enfance, de la mémoire, du fantasme... et que dès les premiers chapitres, j'avais été vraiment stupéfaite de voir que Proust était un auteur de l'inconscient, que de cela, je ne m'étais pas vraiment avisée dans mes études précédentes (bien que métaphore et métonymie soient au principe du rêve et de l'inconscient, bien que décrypter les noms, les signifiants...) et je m'en étonne aujourd'hui d'autant plus que si Proust parle de la même chose que Freud c'est bien en tant que névrosé dont le discours, précisément, donne quelque chose à entendre ou à penser à celui du psychanalyste (de la psychanalyse). Or, j'ai lu *La Recherche* au moment où ma propre névrose était à son pic, et j'aimerais vraiment me souvenir de ce que cette lecture a pu me faire. Il semble bien que tout en pressentant que cette lecture était significative, au point de m'y livrer toute une année, et de m'y jeter comme dans une véritable aventure, vraiment un grand voyage, le discours et l'approche universitaires, intellectualistes, aient complètement recouvert la lecture sensible qui me renvoyait à ma propre névrose. Je ne lisais Proust que comme objet littéraire, sans me rendre compte qu'il y avait là des « vérités ».

On voit qu'à vingt ans, à l'université, on peut avoir une image très haute, très idéalisée de la littérature sans pour autant penser que les vérités littéraires sont des vérités de vie. J'avais « étudié » *À La Recherche du temps perdu*, lu tout le roman et en même temps Curtius, Bersani et surtout Gilles Deleuze (*Proust et les signes*) qui m'a fait entrer dans le « rhizome » pour longtemps, et Gérard Genette (métaphore et métonymie) et peut-être déjà Tadié.

On faisait de la textologie, on analysait le discours critique, on cherchait des systèmes, on ne faisait pas de sentiment ! Les êtres humains et leur souffrance ou leur jouissance étaient bien loin, ou du moins n'étaient pas formulables et pensables à travers l'étude. Je n'ai découvert un Victor Hugo enfant d'un couple infernal, mari de Madame Hugo qui le trompait avec Sainte-Beuve ce qui me semblait du plus mauvais goût (mais elle en avait supporté !), qu'en reprenant la lecture, bien des années après l'université, presque en amateur. Relisant *Un Amour de Swann* vingt ans plus tard, je fus toute étonnée d'en être profondément émue, me rendant compte que ce n'était pas seulement de la littérature et m'étonnant que Proust ait une telle connaissance de la vie ! Je pourrais dire aujourd'hui que c'est précisément ce qui en fait

de la littérature, mais à l'époque, je ne le savais pas et l'enseignement n'avait pas grand chose à voir avec ça. On ne sait d'ailleurs que faire des sentiments et de l'émotion, quand on enseigne la littérature. C'est à la fois au centre de l'expérience et à peu près hors de toute étude, comme un centre vide, ce dont on ne peut pas rendre compte directement. La nouvelle critique avait, quant à elle, refoulé très loin le biographique et avec lui le sens existentiel, humain, des œuvres, bien que des spécialistes de psychocritique aient, parallèlement, entrepris des analyses approfondies des œuvres. C'était encore une spécialité, à part, qui rendait compte de systèmes, sans peut-être davantage relier les sentiments, l'expérience, le fait littéraire, aux vérités humaines. Mais on verra, chemin faisant, ce que Proust appelle « littérature », et qui est pour lui, la « vraie vie ».

Même en 1995, quand j'ai repris un bout de Proust (et une tranche d'analyse), je n'ai pas vraiment fait le rapport, même si je sentais que j'y reviendrais nécessairement. Si, en licence, je n'avais pas encore commencé mon analyse (j'avais cependant décidé depuis la terminale que « c'était pour moi » et je m'étais fixé comme but d'obtenir l'agrégation, l'une devant me rendre libre... de payer l'autre) je m'étonne davantage que dans la deuxième période je ne me sois pas tellement rendu compte de l'intérêt que Proust présentait pour la psychanalyse, alors même que mes propres recherches, devant bientôt aboutir à une thèse, n'étaient pas sans rapport avec celle-ci. Il est étrange que certaines paroles, certaines vérités doivent faire de longs détours avant de nous rejoindre, de nous atteindre. Une vérité peut se mettre dans un coin et attendre très longtemps avant de se mettre au bon endroit où elle pourra être reconnue. On ne sait pas qu'on sait, ou l'on ne sait pas ce que l'on sait. Ainsi, les rencontres doivent-elles être faites en plusieurs fois, et les lectures reprises pour venir enfin au bon moment. Cela, justement, Proust en parle, de cette attente, de ces retours, jusqu'à ce que la chose (ou du moins, peut-on l'appeler ainsi, à partir de Freud et Lacan), arrive à bon port ou du moins à un port, une destination inconnue. Je peux désormais me poser la question de mes lectures de Proust et de leur déplacement, depuis l'avant psychanalyse où je n'ai rien entendu, jusqu'à l'après psychanalyse qui m'amène à lire dans *À La Recherche du temps perdu* le déploiement pathétique d'une névrose et dans *Le Temps retrouvé* quelque chose qui me parle de la fin de l'analyse sans être, pour autant du même registre.

Je m'étonne d'ailleurs, non qu'il n'y ait pas de pages de Freud sur Proust, mais qu'il y ait peu de discours de Lacan, même si l'on peut entendre le maître lire Proust sur Youtube, avec un rythme que doit caricaturer mon logiciel et dont on se demandera peut-être s'il est plus proche de la Berma de *Combray* ou des déclamations de Rachel dans *Le Temps retrouvé*. Je ne sais

pas pourquoi Lacan consacre un séminaire et des travaux aussi pointus à Joyce et bien des pages à Claudel, des analyses centrales sur Poe et sa *Lettre volée*, dans *Les Ecrits*, et ne fait pas grand chose de Proust qui, pourtant, c'est évident, écrit avec l'inconscient, emploie le terme au sens freudien, ne cesse de déployer, comme Jean-Yves Tadié le fait bien voir, un univers auquel répond l'analyse freudienne :

« Quant au livre intérieur de signes inconnus (de signes en relief, semblait-il, que mon attention, explorant mon inconscient, allait chercher, heurtait, contournait, comme un plongeur qui sonde), pour la lecture desquels personne ne pouvait m'aider d'aucune règle, cette lecture consistait en un acte de création où nul ne peut suppléer ni même collaborer avec nous » (p. 2272).

Mais peut-être, on y reviendra, le rapport au réel et à la lettre qui intéresse Lacan, dans la littérature, est-il plus facile (?) à saisir à partir d'une écriture qui épuise le sens et le démultiplie en favorisant les signifiants, qu'à partir d'une écriture aussi tenue, aussi architecturée, dans une langue réputée aussi belle que celle de Proust, dont le style, comme on sait, *enchaine dans ses anneaux* « deux objets différents » dont l'écrivain aura posé « le rapport ». La phrase semble maîtriser de façon stupéfiante le déploiement des significations, à travers le lacs des nuances, comme si Proust retombait toujours sur ses pieds, quels que soient les vertigineux détours de la réflexion ou de la description. Le projet proustien est donc bien loin, en apparence, des poubelles de l'inconscient où se ramasse la lettre et son *litter*.

Le chef-d'œuvre, la structure du discours dans son armature et son flux, presque ininterrompu, tant au niveau de la phrase qu'au niveau de l'ensemble, créent un écrin précieux qui rend invisible la décomposition dont il est pourtant question au cœur même du sens. Pourtant, si le roman est structuré selon un plan, les chapitres et volumes ne sont pas équilibrés : « Sodome et Gomorrhe » occupe non seulement un ensemble immense mais se prolonge bien au-delà, et les titres *La Prisonnière* et *Albertine disparue* font illusion par rapport à ce boursoufflage ; les chapitres et sous-parties étant, par ailleurs très irréguliers, apparaissent, disparaissent selon les tomes. S'il y a des « côtés », qui se rejoignent dans *Le Temps retrouvé*, cela ne signifie pas que tout s'architecture comme une église autour d'un transept, et la répartition des allées, de part et d'autre de la nef (*Sodome et Gomorrhe* ?) est *cosa mentale* plutôt que réalité d'une composition littéraire. On revient à la question de savoir si le livre qu'on lit est bien le livre projeté à la fin du *Temps retrouvé* ou autre chose, le livre/esquisse censé y mener.

En fait, l'image (l'imaginaire) du roman se projette sur le livre et empêche de le voir tel qu'il est (par exemple, la chronologie du récit est très confuse). De la même manière, l'appareil ou le dispositif littéraire (appareil optique, les fameux « verres » que le lecteur doit prendre pour sa commodité) comme image, recouvre tout le réel. Les « anneaux » dont on sait à quoi ils servent : maintenir un Charlus jouissant d'être fouetté par Jupien pendant que le narrateur/auteur/lecteur jouit d'observer la scène par un « œil » bien peu civilisé puisqu'il est « de bœuf », ne sont qu'une métaphore, un appareil imaginaire qui tient le lecteur dans l'illusion/perversion du beau style. Quant au rapport entre « deux objets différents » que les « anneaux » doivent enfermer, on se demande s'il n'a pas quelque chose à voir, en tant que métaphore, avec le rapport sexuel dont Lacan dit qu'il n'y en a pas. Le *rapport* homosexuel, en l'occurrence, pourrait avoir besoin, pour être représenté, de la métaphore des corps différents d'Albertine et de Marcel, à la place des corps semblables d'Albert et de Marcel (différents ou non ?).

Malheureusement, lorsque Catherine Millot analyse si brillamment la perversion, dans des systèmes où l'imaginaire est aux premières loges et le voyeur à son affaire, elle le fait chez Gide, Genet, Mishima, et je me demande pourquoi Proust échappe une fois encore à l'étude psychanalytique. C'est comme si Proust décourageait certaines lectures, défendu qu'il est par une institution littéraire qui l'a enfermé dans un cénotaphe. On sent, à l'inverse, le plaisir d'un Doubrovsky, sur lequel nous reviendrons, à arracher Proust à cette célébration pour le rendre au mal, à la corruption, et même à la défécation.

Bref, j'ai vérifié à mon tour que Proust et Freud (après Lacan) parlaient bien de la même chose, à savoir de l'inconscient, et ce n'est pas sans rancœur que j'ai fermé le livre de Jean-Yves Tadié qui peut se permettre, vu son renom et l'énorme travail critique qui est derrière lui, ce petit ouvrage dans lequel on n'apprend pas grand chose, tandis que j'avais envoyé en vain, il y a quelques années un ouvrage à M. Pontalis, pour la même collection. Je tentais d'y démêler les fils très complexes entre le réel l'imaginaire et le symbolique dans quelques œuvres littéraires mais M. Pontalis qui n'avait pas lu mon texte justifia son dédain, quand je pus le joindre au téléphone afin qu'on me renvoie au moins mon manuscrit : « je ne devais pas m'attendre à être publiée alors qu'étant parfaitement inconnue j'écrivais sur des auteurs tout aussi inconnus ». Évidemment, il vaut mieux écrire sur Prout et s'appeler Tadié ! Que n'ai-je eu la patience d'attendre d'avoir parcouru un *cursus honorum* aussi consistant pour évoquer les œuvres de Reynaldo Arenas, écrivain cubain qui vient juste après un Lezama Lima, non pour le génie mais dans l'ordre des générations, car je le crois d'une force égale;

d'un Joël Des Rosiers, excellent poète haïtien du Québec et essayiste, familier du discours lacanien et écrivant dans une langue à la fois hermétique et sensuelle, limpide et baroque, et Frankétienne, auteur démesuré en tout, d'une mythique Haïti surnommée par lui Mascarogne ! (*Écritures du Chaos*, Presses Universitaires de Vincennes).

L'éditeur aurait pu me dire que j'écrivais mal ou que mes études étaient sans intérêt, ou d'un intérêt trop étroit. Mais non, le paquet n'avait pas été ouvert, la ficelle était intacte ! (On sait que le manuscrit de Proust lui fut renvoyé par Gallimard et qu'il put s'assurer que Gide ne l'avait pas ouvert car le nœud très particulier que son valet avait fait tout spécialement, n'avait pas bougé. Cette mésaventure n'est évidemment scandaleuse rétrospectivement que parce que c'était Proust et Gide, mais elle arrive tous les jours à des auteurs et à des directeurs de collection moins prestigieux ou sur lesquels la postérité n'ouvrira pas son œil étonné).

Enfin, sans rancune, j'ai passé deux mois et demi avec Jean-Yves Tadié qui a eu la finesse de proposer, en marge de l'édition de la Pléiade dont il fut également le maître d'œuvre, une édition en un seul volume de *À La Recherche du temps perdu*, dans la collection Quarto de Gallimard. En effet, après avoir relu le seul volume d'*Un amour de Swann* pour des raisons professionnelles, et m'être promis d'y revenir dès que j'en aurais le temps, j'ai quitté l'établissement scolaire où j'enseignais depuis sept ans, en 2000 et je me suis fait offrir, pour saluer cette demi-retraite, ce livre que je comptais lire, alors que me séduisait l'idée du rapprochement en un seul gros volume de ce qui apparaissait comme un roman d'un seul tenant. Il m'a fallu attendre treize ans, c'est-à-dire, de façon assez symptomatique, le temps de terminer mes propres recherches universitaires, les lectures qu'elles impliquaient, de plus en plus commandées par le métier plutôt que par l'intérêt. En fait, j'ai terminé mon analyse et cela a mis un point final à mes recherches qui ne faisaient qu'un avec celle-ci. C'est pourquoi j'ai pu reprendre la *Recherche*. N'est-ce pas un beau tissu de signifiants ? (La névrose obsessionnelle se déploie toujours comme surinterprétation de signes où l'on voit des « hasards objectifs », des prophéties et des réseaux de significations sous-jacents dans lesquels on scrute un avenir, un repère pour s'orienter). Ainsi, mes recherches m'avaient amenée à passer du collège à l'université, opérant un changement social et géographique important, qu'avait marqué comme une virgule, l'acquisition du volume de *À la Recherche du temps perdu* que je m'étais fait offrir innocemment. Tout cela n'est qu'un petit amoncellement d'aléas autour de cette lecture et cependant j'y vois de nombreuses convergences avec le monde de Proust dont m'ont séparée pendant trente cinq ans les détours de mon propre temps perdu : l'analyse, le métier, la recherche, les cercles sociaux dont

l'université n'est pas le moins proustien. Il suffit de penser à Brichot, professeur à la Sorbonne, ceci dit sans acrimonie pour mon illustre collègue, car avec Proust, chacun en prend pour son grade !

Proust savait bien que *La Recherche* serait un merveilleux dispositif de transfert :

« En réalité chaque lecteur est quand il lit le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que sans ce livre il n'eût peut-être pas vu en soi-même » (p. 2296-97).

Ainsi, la question du symbolique ayant été au centre de mes recherches et de mon analyse, je ne pouvais que la retrouver dans *La Recherche*. Cette question, par laquelle j'ai commencé mes recherches littéraires, s'est tout de suite articulée, bien sûr, à celle de l'imaginaire mais beaucoup plus tardivement à celle du réel qui demeure le plus impensable. Elle est passée des recherches littéraires à l'analyse et réciproquement, puis a trouvé un mystérieux point de fin, sans que je sache ce qui fait réponse, ayant plutôt constaté que quelque chose s'arrêtait, s'épuisait, ou m'avait épuisée, cessait de m'intéresser, d'être objet de désir et/ou de croyance, dans les deux cas, sans que je comprenne vraiment pourquoi. Était-ce simplement l'écoulement du temps ? Ou bien du symbolique était-il venu recoudre ici et là quelques déchirures ? Comment les fantasmes, et finalement le désir d'analyse étaient-ils tombés ? La lecture de Proust se chargeait de toutes ces questions, venue pour moi à la fin d'un cycle, après la fin de l'analyse (si cela existe : presque dix ans !) et la fin des recherches universitaires. Il n'était donc pas question pour moi de faire une lecture savante, ni côté étudiante (1977), ni côté enseignante (1995), ni côté chercheuse (fin 2007) puisque ce n'est pas mon domaine et que je n'ai pas l'intention d'avalier la bibliographie universitaire (j'ai lu, en revanche, par pure perversité, le livre de Céleste Albaret, récit de la servante de Proust, qui ne figure, certes pas, dans les bibliographies savantes !). Mais cela n'empêche pas de se poser quelques questions, c'est-à-dire que cela n'empêche pas d'être travaillé par des questions qui s'imposent à vous, tandis que vous parcourez le beau livre relié par M. Tadié, qui, cela mérite d'être noté, a fort bien résisté et a repris sa forme, après un petit séjour réparateur sous une enceinte.

Le volume est impressionnant sans être décourageant, le papier fin n'a pas la fragilité des pléiades (leur air de bible m'intimide, je n'ai pas les moyens de lire à ce niveau), la typographie est fine, les alinéas clairs (pas comme dans l'édition Bouquins qui opacifie les

paragraphes !), le texte est nu, sans notes ni préface, ce qui convient tout à fait à la lecture d'amateur que je désirais faire. Certes, cela ne s'empote pas facilement en voyage, et depuis le premier mai, j'ai lu dans le tram, le train, des hôtels, le bateau, sur la plage. Mais j'ai emprunté des volumes séparés à la bibliothèque pour compléter, alterner, remplaçant au fur et à mesure les signets et constatant avec joie que j'avais bien avancé. N'en déplaise à ceux qui lisent et liront sur des tablettes, lire un gros livre de cette ampleur a quelque chose d'étonnant. Le plaisir d'avancer, malgré l'épaisseur, de tenir de moins en moins de pages à la main droite, quand tout le poids passe à gauche, la mesure du temps du récit matérialisée dans la masse de ce livre sur les jambes le soir ou dans la chaise longue, tout cela fait partie de l'expérience de la lecture, des attentes, impatiences, petites victoires. Surtout, la continuité qui est assurée matériellement convient à une continuité très affirmée dans le texte, à tel point qu'entre certains tomes, il n'y a qu'enchaînement et reprise, quasiment d'une phrase dans l'autre. Entre *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* et *Le Côté de Guermantes I*, il suffit que Françoise tire les rideaux, tandis que entre ce dernier volume et *Le Côté de Guermantes II*, on n'a qu'à « retravers[er] l'avenue Gabriel » pour poursuivre le récit de la mort de la grand-mère. C'est ce que voulait montrer M. Tadié, refaisant le « lac » de la recherche avec les petits étangs des volumes séparés. Ceci dit, on pourra objecter qu'un lecteur prenant les volumes en folio un par un, aurait tout aussi bien remarqué ces reprises et compris, pourvu qu'il lût assez vite et en continu, que la *Recherche* était un roman d'un seul tenant qu'il se serait tout aussi bien représenté ! La lecture est après tout un acte mental plus que physique et l'on peut reconstituer une œuvre qu'on a lue par petits bouts.

- Du côté de l'imaginaire

Pourtant, on pourrait se demander, plutôt que de matérialiser la continuité du Livre et sa grandeur, ce qui se joue de réel, d'imaginaire et de symbolique dans la question des volumes séparés ou réunis. Fallait-il, pour être fidèle à la lettre maintenir les vides, les béances ou les combler par un « bâti » qui, pour réaliser une métaphore proustienne, n'en était peut-être pas pour autant à prendre au pied de la lettre ? Ou plutôt, la lettre n'est-elle pas ici dans le blanc (cassure, saut réel corrigé par quelque contiguïté narrative) entre des livres qui furent publiés séparément ? Le livre a-t-il, pour exister en tant que « recherche » du temps perdu, besoin de plus de retrouvailles (ainsi de l'unité, du collage imaginaire des « paperoles »), ou de ses lacunes, de son inachèvement formel ? Du reste, certains volumes sont séparés par de véritables fossés narratifs.

Pour ne pas être injuste envers un critique qui me semble chercher à démontrer des évidences, je ne peux que remarquer à quel point ce qui est évident avec Proust est en même temps caché, glisse hors de portée. Quelque chose, dans l'écriture proustienne dérober à la perception le plus simple, cet inconscient qui s'étale pourtant de la première à la dernière page. C'est comme si l'écriture proustienne mettait à la fois l'inconscient au tout premier plan, dès les premiers mots, et la chose hors d'atteinte. La question qu'aurait donc pu poser Tadié c'est pourquoi ce qui est si simple, si évident, ce rapport entre Freud et Proust, entre le langage de la psychanalyse et celui de ce névrosé, est passé inaperçu et mérite d'être dévoilé ? Il faudrait alors, non plus démontrer en citant ce qu'on peut voir, mais chercher à comprendre ce qui rend invisible.

Si je compare *La Recherche* avec *La Lettre volée* qui a inspiré des pages essentielles à Lacan, il me semble que *La Lettre volée* de Poe symbolise le rapport au symbolique et à l'imaginaire et c'est ce qui a permis à Lacan d'y découvrir un dispositif du symbolique et de l'imaginaire, tandis que *La Recherche* est tellement dans l'imaginaire que l'image recouvre tout le reste et que le lecteur se noie dans l'imaginaire (du symbolique, du réel et de l'imaginaire) sans pouvoir s'en sortir. Le leurre littéraire est très puissant, ce qui vient certainement d'un rapport particulier de Proust (peut-être du pervers) à l'imaginaire, très différent de celui de Poe qui a, dans son œuvre, développé des dispositifs, systèmes de signes et de décryptages, presque à nu. Non qu'Edgar Poe soit moins pervers ou moins fasciné par la perversion, comme on peut s'en convaincre à la lecture de maintes « histoires extraordinaires », mais cet auteur, qui invente le roman de détective, se situe certainement plutôt du côté du psychanalyste, que du côté de l'analysant comme Proust. C'est ce qui a permis à Lacan de dénouer quelque chose, à partir du dispositif de *La Lettre volée*. À l'inverse, ce n'est sans doute pas un hasard si Deleuze est l'un des grands lecteurs de *La Recherche*, tirant vers le rhizome (sans point de capiton, sans nom-du-père, anti-œdipien), son système de signes qui ne communiquent que par la ligne tangentielle du temps.

Or, le temps, précisément, est un faux symbole. Le temps, à lui seul, ne fait pas du symbolique, même s'il faut du temps pour déployer et articuler les symboles. Certes, on dit qu'avec le temps, tout passe, que même, « avec le temps va, tout s'en va, avec le temps, on n'aime plus », etc., ce qui se vérifie dans *La Recherche*, de l'oubli de Gilberte à l'oubli d'Albertine et à maints visages disparus. Encore faudrait-il se demander comment le temps et qu'est-ce que le temps permet d'articuler, de toucher, dans *La Recherche* ? Ce qui, par la même occasion m'incite à me demander comment le temps, nécessaire dans l'analyse, n'y

suffit pas. C'est ce qui, dans le roman de Proust ne pouvait manquer de me parler, *in fine*, car « le temps retrouvé » pourrait ressembler à une fin d'analyse, tandis que le roman tout entier en serait le déroulement.

C'est en même temps mon point d'achoppement avec *À La Recherche du temps perdu*, car si ce rapprochement entre deux dispositifs, me parle enfin, j'ai du mal à croire que le temps à lui seul suffise à faire le deuil de l'illusion comme à faire tomber les fantasmes. Faire son « deuil » suppose du symbolique. Ainsi, lorsque le narrateur a enfin fini d'aimer Gilberte ou Albertine (bien après sa mort), fait-il son deuil ? Car s'il comprend, dans *Le Temps retrouvé* qu'il s'agit bien de mort (du moi ou des objets aimés), dans la fin de l'attachement et du fantasme, il n'explique par pour autant ce qui s'est passé (ce qui serait allé *là où s'était*, pour reprendre la formule de Lacan sur laquelle nous reviendrons). En fait, il ne s'est rien passé : il a cessé d'aimer, avec le temps et la création de nouvelles habitudes. On ne sait pas pourquoi une illusion s'achève ni ce qui fait tomber le fantasme. Le narrateur fait comme s'il suffisait que du temps soit passé, avec des répétitions, une sorte de mort par étapes, qui amènerait à une constatation après coup : j'ai fini de l'aimer, j'ai fini d'y croire : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre », s'écrie Swann intérieurement, donnant le modèle de toutes les désillusions de *La Recherche*.

Là où, dans une approche psychanalytique, on attendrait que du symbolique permette de faire le deuil (sans quoi l'on sait que la mélancolie et la dépression envahissent le sujet, cf. Freud, *Deuil et mélancolie*), le narrateur proustien ne met que du temps, qui permet, éventuellement de passer à une nouvelle passion (nouvelle femme, puis écriture) ou au calme. Mais il indique cependant, très clairement, le rapport entre ce temps et la mort, celle des mois qui ont aimé, celle d'Albertine (qui toutefois n'est pas immédiatement symbolisée) et celle qui se profile dans la vieillesse.

Dans le cas de Swann, ce qui est un peu étrange, d'ailleurs, c'est que celui-ci passe à... rien, puisqu'il n'aimera plus, se contentant de vivre tranquillement à côté d'une femme qui ne le fait plus souffrir, la possédant (en jouissant comme d'un bien) suffisamment pour ne plus s'en préoccuper. Il l'a épousée, ce qui est un symbole très paradoxal et pervers, puisqu'il correspond à la fin de l'amour, permet en fait d'être quitte de cet amour (acquitter, comme une facture, payer le prix pour se libérer). De Swann, on ne saura plus grand chose, si ce n'est qu'il est malade et meurt peu à peu, s'éteignant au fil des rencontres dans les salons ou chez

lui, comme une brillante étoile dont la mort met un certain temps à nous parvenir. Mais le tour de passe-passe qui met fin au fantasme laisse entière l'énigme de cette guérison. Une relation entre la mort et la chute du fantasme existe, certes, mais qui menace directement le sujet puisque aussi bien, Swann n'en finit avec son désir obsessionnel d'Odette que pour disparaître, tomber malade et mourir. Or, si la mort précède le deuil, elle ne l'accomplit pas d'elle-même. Ainsi, lorsque le narrateur cesse d'aimer Gilberte puis Albertine, le mystère de ces arrêts reste à peu près inentamé. Le nombre de pages s'accumule sans que l'obsession varie, comme pour faire crouler le fantasme sous le défilé de ce temps, de cette masse de texte et de répétitions qui vont user le désir. Voilà, enfin, c'est fait, l'amour est fini. Ce sont en quelque sorte deux traces du réel qui viennent se substituer au fantasme, la mort (du personnage) et le corps (du texte), l'une qui met un terme, l'autre qui recouvre, sans pour autant que le deuil s'accomplisse. Ce sont plutôt des occultations.

Car il n'échappe pas au lecteur que même la mort d'Albertine n'a pas suffi à créer un deuil. Du reste, il ne sera fait mention d'aucun acte symbolique, le corps est escamoté, Albertine disparue avant d'être morte et morte avant que le narrateur cesse de l'aimer, d'en être jaloux, n'a pas une mort symbolisable. On ne sait pas ce qui fera césure puisque longtemps après sa mort, le narrateur enquêtera, continuera d'en être occupé. Ainsi, l'accumulation des pages est-elle nécessaire au livre, comme réalisation du temps, usure ou recouvrement du fantasme dont la chute ne se comprend pas comme une expérience particulière. Pour résumer, si la séparation et le deuil supposent de la mort, on peut se demander à quelle place cette mort doit se situer (ce ne peut être, par exemple, dans la mort du sujet, dans son suicide, et la mort de l'objet aimé n'y suffit pas non plus) et comment la symbolisation transforme cette mort réelle ou ce réel de la mort en deuil.

Proust et son narrateur tournent beaucoup autour de cette mort qui hante *La Recherche* tout autant que le temps, une mort décisive dans le moment où écrire s'avère un contre la mort tout autant qu'une manière de « retrouver le temps ». Mais la place que donne Proust à la mort reste extrêmement énigmatique. Si elle permet une prise de conscience de l'urgence et de la vanité, comment est-elle symbolisée ? Comment cesse-t-elle d'être le signe de la mélancolie ? L'écriture y suffit-elle ? Narrateur et auteur ont-ils le même rôle dans cette symbolisation, ou plutôt si le narrateur est du côté de l'imaginaire, comment l'auteur, dans le sinthome, trouve-t-il, par la lettre, un nouage qui permet et que permet l'écriture, du côté du réel ?

- Le tout imaginaire de Serge Doubrovsky

Serge Doubrovsky, dans son livre, *La Place de la madeleine, écriture et fantasme chez Proust*, qui reprend et amplifie une conférence donnée en 1972, décrit parfaitement le système de l'imaginaire proustien. Contrairement au Tadié qui donne envie d'écrire, de penser à son tour (c'est là son mérite), le livre de Doubrovsky est tellement virtuose, tellement pertinent et complet que l'on n'a plus envie de rien dire après. Il est presque étouffant à la fin, tant il donne l'impression de suturer le texte et la lecture. On rit, on pense, on relit avec lui. C'est d'une audace, d'une rigueur, d'une intelligence stupéfiantes. Le rapport à la psychanalyse est vraiment totalement adéquat et convaincant, la petite madeleine absorbant tout le cheminement du fantasme et de *La Recherche*. Je ne résume pas le livre de Serge Doubrovsky, il faut le lire pour suivre la démonstration pas à pas. Serge Doubrovsky n'hésite nullement à voir dans le fantasme et l'imaginaire, l'essentiel du développement romanesque et dans la névrose non résolue, le principe de l'écriture. Il n'entre pas dans le leurre de la conversion du temps retrouvé et corrobore tout à fait le sentiment que j'ai eu à la lecture, de la fragilité des ultimes croyances affirmées dans *Le Temps Retrouvé* : « [L']œuvre proustienne est tout entière inscrite dans la structure de la névrose. Loin d'être *délivrance* de la névrose, elle en atteste *l'indépassable vérité* » (123, les italiques sont dans le texte).

Car si Freud et Proust parlent bien de la même chose, ce n'est pas dans la même position et Doubrovsky les remet à leur place, sur les rives du même lac, l'un psychanalyste et l'autre névrosé, et si, comme il est nécessaire, le psychanalyste sait et a éprouvé quelque chose de la névrose, ils ne sont certes pas au même endroit, dans le dispositif du transfert ni dans la même connaissance de l'inconscient et de ses structures. J'avais emprunté le livre de Serge Doubrovski avant même de finir *La Recherche*, supposant, dans le titre « Écriture du fantasme », une lecture qui coïnciderait avec la mienne, car depuis l'*incipit*, je m'étais dit que le fantasme était la clé, que tout le roman fonctionnait comme fantasme et que le narrateur lui-même mettait le fantasme au premier plan, rêvant sur les signifiants, déçu, gonflant et dégonflant le fantasme au fur et à mesure des rencontres et du temps. On s'amuse beaucoup, dans la déconstruction brillante de la « madeleine » comme scène d'ingestion et de digestion, le livre étant une défécation : « j'ai fait Combray ». Mais au-delà du rire et de l'élégance, de l'audace de la démonstration, on est conquis à l'analyse.

Doubrovsky est un chercheur, un écrivain qui a fait une analyse. C'est ce qui lui permet de lire, sans illusion, le système imaginaire du projet proustien, qui ne sauve rien du tout, de la névrose, de l'obsession, alors que Tadié reste dans l'illusion d'une œuvre et de son discours magistraux, monuments contre l'oubli, renversant le temps. Cependant, quand Doubrovsky identifie ce qui s'attache à l'imaginaire et y demeure collé, ce n'est nullement un jugement ni une condamnation. D'avoir repéré cette puissance imaginaire à l'œuvre ne dévalorise pas celle-ci et libère apparemment ses propres forces, son propre désir de « faire » à son tour un monde littéraire, de jouer du tourniquet, de jouer de ce corps qui avale, digère, restitue comme urines, sperme, merde, des matières transformées par l'opération littéraire en cet or assez paradoxal qui est ignoble et merveilleux, un imaginaire qui touche peut-être au réel par cette décomposition (imaginaire du réel), et se substitue à un corps, un moi, qui ne sont plus eux-mêmes que la production imaginaire de ce processus. L'autofiction est dans cette curieuse opération. Baudelaire, dans *Une Charogne*, avait déjà bien vu que l'or dont il se faisait l'alchimiste (« Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or ») n'était que le fruit d'une décomposition qui, paradoxalement, produit de la vie et multiplie la création au lieu de l'assécher :

« Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant ;
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant. »

Les sortilèges de l'imaginaire, une fois reconnus dans l'œuvre ne la ravalent donc pas, même s'ils sont assez humiliants, si l'on veut (du côté de l'anal, de la défécation) et rendent dérisoire l'encens des critiques et l'orgueil épique de *La Recherche* comme tombeau de Proust (au sens de « tombeau de Couperin) et cathédrale (ou église persane). L'imaginaire est puissant à donner forme aux névroses par les œuvres, et Doubrovsky ne se fait pas faute de continuer Proust, dans *Fils* et *Un amour de Soi*. Après tout, ce n'est pas parce qu'on a compris comment

on fonctionne physiquement, en ingérant et en déféquant, urinant, ou comment on est mu par la pulsion, agi par ses hormones, etc., qu'on s'abstiendrait de vivre.

C'est bien le contraire qui se produit, puisque ce sont les idéaux trop élevés qui, rendant les objets du désir à la fois inaccessibles et décevants, nous empêchent de vivre. C'est ainsi que le narrateur proustien, comme ses personnages, sont continuellement en quête d'un objet merveilleux et inaccessible (ou qu'ils croient tel : Rachel, pour Saint-Loup, Odette pour Swann), qui ne vaut plus grand chose une fois obtenu ou approché : la duchesse de Guermantes démythifiée comme « quelconque femme du monde », Albertine ennuyeuse, etc. : ce n'était donc que cela ! C'est ce continuel mouvement de bascule entre trop et trop peu qui condamne le narrateur à l'alternance névrotique entre angoisse et mélancolie, le désir n'étant relancé, après la déception, que par le manque (jalousie, angoisse). Entre les deux, aucune forme de relation ou d'attachement n'est symbolisée. Or, n'est-ce pas ce point où la bascule névrotique laisse la place à du symbolique pour rendre la vie supportable, que l'analyse cherche à atteindre ?

Or, bizarrement (surtout pour quelqu'un qui a fait une analyse), loin de souffrir de ce qu'il affirme, à savoir qu'on ne sort pas de la névrose par l'œuvre, que celle-ci fonctionne toute entière comme névrose obsessionnelle, Doubrovsky en accepte l'augure et place ses propres romans sous le signe de ce « tourniquet » de l'imaginaire et de l'angoisse. Dans ses propres romans, il admet n'en avoir nullement fini avec les dilemmes névrotiques, et autres impasses mélancoliques que semble avoir laissé pourrir une analyse interminée si ce n'est interminable (*Laissé pour conte*, Grasset, 1999). Si c'est en faisant son deuil de l'idéal qu'on peut échapper à l'atermoiement névrotique, Doubrovsky semble, quant à lui, accepter la balance névrotique comme seule possibilité dont il fait de son mieux pour tirer vie et œuvre. Or, si le doute obsessionnel rend, en quelque sorte, le discours infini, l'auto-analyse interminable, et peut engendrer de longs textes (et de nouvelles mésaventures à raconter), il les menace en même temps de plusieurs dangers. Le premier, ce serait de ne pas faire l'œuvre, car l'impasse névrotique condamne à l'hésitation, au dilettantisme mélancolique (contre lequel le narrateur proustien doit lutter) ; le second, ce serait l'ennui et la répétition, le ressassement d'un discours d'autoanalyse qui ne ferait sans doute pas à lui seul l'intérêt de *À la Recherche du temps perdu* (ce sont les pages les plus pénibles où le narrateur analyse son désir pour Gilberte ou Albertine). Ce serait la boue sans l'or, le temps perdu sans le temps retrouvé, l'analyse sans la fin. Pour anticiper un peu, disons que ce serait chez Proust le discours et l'intelligence sans la « sensation » et la trouvaille.

On verra, en effet, que pour passer à l'écriture, il faut bien qu'un tiers se soit glissé entre l'objet rêvé et l'objet déchu, quelque chose qui dépasse la déception et le leurre de l'imaginaire duquel les personnages sont la proie. Si ce n'est du symbolique, il faut bien qu'il y ait du sinthome.

(première coupure)